

P.60

Ce chapitre est consacré à des contes de loups et d'ogres. Nous les explorerons en partant des trois plus connus : Le Chaperon rouge, Le Petit Poucet et l'histoire d'Ulysse chez le Cyclope. Le chapitre se terminera sur une comparaison entre l'ogre et la Mort. Dans les histoires d'ogres ou de loups, c'est le thème de la dévoration qui nous frappe avant tout. Nous verrons cependant qu'en mobilisant des images de cannibalisme, les contes d'ogre touchent à une question quasiment métaphysique : l'anéantissement de soi, la destruction de l'existence psychique. D'où le titre de ce chapitre : mangeurs d'âmes plutôt que mangeurs d'hommes.

Le Petit Chaperon rouge

P.62

C'est que nous autres adultes entendons le conte à partir de ce que nous sommes ; nous avons oublié ce que nous étions lorsque nous avions trois ans et demi, quatre ans ou cinq ans, âge auquel le conte exerçait sur nous tout son pouvoir, nous plongeant dans un mélange énigmatique de terreur et de fascination². Ce que je me propose donc de retrouver et de formuler, ce sont les causes qui produisirent jadis en nous de tels effets. Mais comment renouer avec les enjeux existentiels avec lesquels nous étions aux prises lorsque nous avions un âge aussi tendre ?

P.65

L'enfant de quatre ans vit, jour après jour, une sorte de retour éternel; la mort ne signifie rien pour lui, ni la succession des générations (c'est vers l'âge de six ans qu'il commence à réaliser que nous sommes mortels). Ce qu'il redoute, c'est d'être plongé dans le noir, c'est-à-dire dans le néant ; c'est la mort psychique, l'anéantissement de soi dans la confrontation à une entité toute puissante et dévoratrice.

Adultes, nous comprenons difficilement qu'une expérience imaginaire (donc à nos yeux irréaliste) puisse être vécue par de jeunes enfants avec une intensité autrement plus forte que le sont des relations sexuelles réelles entre adultes consentants. Dans celles-ci, en effet, le « ne-plus-faire-qu'un-avec-l'autre » ne constitue pas un risque réel (c'est seulement une façon de parler), alors que dans l'objet de terreur que son imagination présente à l'enfant, celui-ci se voit anéanti pour de bon.

P.66

La lumière éteinte³, je suis seul(e) dans mon lit. Seul, sans défense contre le pouvoir dissolvant des ténèbres, livré à la toute-puissance du fonds d'illimitation qui remonte en moi.

On pourrait tirer de ce genre de faits une métaphysique qui serait fort différente de celle à laquelle nous avons habitué notre tradition philosophique. Elle ne poserait pas que l'Être existe absolument, mais seulement de manière relative puisqu'il n'est d'être que délimité. Et elle n'affirmerait pas que le Néant n'existe pas, mais au contraire qu'il existe absolument, l'illimité étant infiniment plus puissant que ce qui est limité, différencié et par conséquent soumis à la pluralité. Dans cette perspective, l'Un n'est pas l'Être mais le Néant. Ne plus faire qu'un avec l'autre, c'est être anéanti. Chacun de nous, dans son enfance, a vécu le

¹ <http://francoisflahault.fr/pdf/Pensee-des-contes.pdf> - Ce livre reprend le texte publié en 2001 aux éditions Anthropos-Économica, à l'exception du chapitre 3, entièrement réécrit.

² C'est moi, Florence André-Dumont – www.contespopulaires.be, qui mets en évidence en gras ou souligné.

³ Dans le noir, comme dans le ventre du loup : « Ah ! Comme j'ai eu peur ! Comme il fait noir dans le ventre du Loup ! » dit le Petit Chaperon rouge dans le conte de Grimm.

drame fondateur que racontent les anciennes **cosmogonies du Moyen Orient**, où l'on voit les forces ordonnatrices⁴ **lutter contre le Chaos afin d'instaurer un Cosmos habitable** par les humains. **Les histoires de loups et d'ogres le racontent aussi, à leur manière.** Pourquoi faut-il que les enfants se sentent confrontés à une possibilité d'anéantissement, et en même temps fascinés par celle-ci ? C'est ce que nous finirons par entrevoir après avoir analysé le conte du Chaperon rouge. Nous verrons également comment le contage de cette histoire constitue une sorte d'exorcisme.

Pour conjurer la menace, il faut d'abord l'évoquer. Comment ne pas voir que le conte met en scène transgression et effraction ? Au sens le plus fort : le franchissement d'une limite fondatrice (ce que dit bien l'anglais trespassing). L'hypothèse proposée par Yvonne Verdier pour expliquer en quoi ce conte nous concerne laisse complètement de côté le motif final : la dévoration de l'héroïne par le loup⁵. Le loup lui-même ne joue d'ailleurs aucun rôle dans le texte qu'elle a consacré au conte ! Il est pourtant manifeste que le loup fascine les jeunes auditeurs. Et que l'épisode ultime (« C'est pour mieux te manger ! »⁶), constitue pour eux le point culminant du récit, portant leur excitation à son comble.

P67

Dans la plupart des versions, on trouve la même fin tragique que chez Perrault. Dans certaines d'entre elles, cependant, l'héroïne se sauve en prétextant un besoin pressant : pour le satisfaire, elle doit sortir de la maison. Elle parvient ainsi à tromper la vigilance du loup et à s'échapper (un motif que l'on retrouve jusque dans une version chinoise recueillie à Taiwan¹⁰).

D'autres versions, dont celle de Grimm, donnent une autre fin heureuse. Un chasseur intervient qui tue le loup, ouvre son ventre et en fait sortir, vivantes, la grand-mère et la fillette : le dernier épisode du Loup et les sept chevreaux a été ajouté au conte.

⁴ Qui ordonnent en *séparant* !

⁵ Flahault se trompe car dans plusieurs versions orales françaises, la petite fille n'est pas mangée par le loup, de même dans la plupart des versions du monde indiquées en annexe. Cela n'enlève rien à la pertinence de son analyse, que l'enfant soit mangé ou non d'ailleurs, puisqu'il risque toujours de l'être.

Attention, Flahault est bien d'accord avec Verdier mais il lui oppose sa propre interprétation et traite l'autre de « secondaire » alors que celle-ci s'appuie très justement sur la culture et les habitudes locales de l'époque des collectes du conte transmis oralement en France (ni Perrault ni Grimm, donc). Je reproduis sur mon site www.contesdautrefois.be de larges extraits d'une synthèse de la thèse de Verdier par JP Vandeuren (<http://expositions.bnf.fr/contes/cles/verdier.htm#e>, p.6 à 8/9). Je vous recommande chaleureusement de la lire.

C'est dommage qu'il tombe dans le travers d'autres auteurs de considérer leur propre vision comme la plus juste (même si moi-même, je suis parfois mal à l'aise avec des analyses qui semblent du collage du conte à l'intérieur des visions du monde et de l'humain de certains auteurs comme si, observe Robert Darnton cité par Jean-Pierre Vandeuren sur le site vivrespinoza « Ils tiennent là le conte qui correspond aux besoins de leur cause »).

Voici la vision de Flahault à propos de Verdier, p. 64-65 :

« En soulignant le caractère problématique du cycle des générations, Yvonne Verdier voit juste. Toutefois, pour ce qui est du *Chaperon rouge*, les choses sont plus complexes. À la succession des générations - aller sans retour, certes, mais conforme à un ordre, le conte ajoute l'évocation d'un aller sans retour transgressif et destructeur. Il est significatif, à cet égard, qu'Yvonne Verdier laisse de côté les mises en scène de transgression qui tiennent pourtant une grande place dans les histoires de loups et d'ogres. La problématique qu'elle a mise en évidence joue bien un rôle dans le conte, mais un rôle secondaire ou complémentaire. Le point essentiel que *Le Chaperon rouge* fait résonner chez ses jeunes auditeurs se trouve ailleurs. Il s'agit, d'un aller sans retour qui les touche de plus près : non une mort biologique à venir, mais un anéantissement psychique imminent. »

⁶ C'est sur ces mots « C'est pour te manger », que se termine la version du Veley, la référence est en annexe.

P.68

Où sont passés la galette et le pot de beurre, ces aliments civilisés que le Chaperon rouge était chargée d'apporter à sa grand mère ? Son repas cannibale semble les lui avoir fait oublier. D'autres histoires de loups comportent un motif exactement inverse. Poursuivi par un loup garou, un homme partage son pain avec lui. Geste salvateur : le loup s'adoucit et l'épargne.

Dans une version chinoise, après que les enfants ont ouvert la porte au tigre déguisé, celui-ci déclare au plus jeune : «Chéri, aujourd'hui tu coucheras avec ta maman. » On ne saurait mieux illustrer l'ambiguïté du désir fusionnel.

P.69

4. **Le loup et l'effraction**

Ce rapide tour d'horizon des versions orales met en relief un trait propre au loup: il n'est pas seulement, comme les ogres, un dévoreur ; il est également une puissance d'effraction. A ce titre, **il transgresse trois limites fondatrices de la coexistence.**

1. D'abord, **il pénètre indûment** chez ses victimes. Un trait que souligne aussi le conte du Loup et les sept chevreux... (...)
2. Seconde forme d'effraction : sous les apparences d'une identité définie et familière se dissimule une **entité sans limites**. Toute coexistence humaine implique que les personnes soient distinctes, que chacun puisse se fier aux traits grâce auxquels celles-ci sont identifiables, et que leur comportement s'inscrive dans des pratiques relationnelles socialisées. Ce cadre protecteur garantit la coexistence, il assure à chacun une place distincte de celle de l'autre. Dès lors qu'une entité qui n'est pas assujettie à ce cadre le fait voler en éclats, **il n'y a plus place pour deux**. Face à la puissance d'effraction qui se révèle derrière une apparence familière, l'héroïne se voit donc confrontée à l'imminence de son propre anéantissement. Les questions qu'elle pose à sa fausse grand-mère une fois couchée auprès d'elle expriment bien le crescendo de l'angoisse et permettent aux auditeurs du conte d'anticiper l'instant final où le loup se révélera sous son véritable jour.
3. Troisième forme d'effraction, la **dévoration**. Dans la disparition brutale de la limite fondatrice garantissant qu'il y a place pour deux, l'héroïne est absorbée par l'illimité comme les aliments disparaissent dans la bouche qui les avale.

A propos de dévoration transgressive, les versions populaires comportent, on l'a vu, un épisode où la fillette évite de peu le repas de chair humaine que le loup l'invite à consommer, ou même, en dépit de la petite voix qui tente de l'avertir, mange la chair et boit le sang de sa grand-mère! (...) Le cannibalisme du Chaperon rouge abolit une barrière non moins fondamentale, celle qui sépare une personne d'une autre, et lui fait goûter la complétude où disparaît toute altérité.

(...)

Le récit nous renvoie ainsi comme dans un miroir l'image de nous-mêmes pénétrant avec délices dans une histoire affreusement transgressive.

Au début du conte, l'héroïne est chargée par sa mère d'apporter à sa grand-mère galette et pot de beurre. Echange de bons procédés et nourriture végétarienne. Sous l'apparence d'un contre don, le repas que le loup offre à l'héroïne en est tout le contraire : il l'entraîne sur la voie délétère d'un aller sans retour, car c'est de sa propre chair qu'elle devra payer la viande qui lui est servie.

(...)

Le Chaperon rouge, au contraire, est entré dans un processus où il ne s'agit plus seulement de choses qui vont et viennent entre des personnes mais où ce sont les personnes elles-mêmes qui sont consommées comme des choses. De sorte que **là où il y avait échange il y a maintenant destruction**. Le repas cannibale offert au Chaperon rouge n'évoque donc pas seulement, comme le croit Yvonne Verdier, l'aller sans retour du cycle des générations,

conforme à l'ordre de la condition humaine. Il évoque, **au-delà de celui-ci, un aller sans retour qui échappe à toute norme**. L'un des fondements de la vie sociale est la distinction entre les choses et les personnes. Celle-ci implique que les personnes ne sauraient être consommées comme des choses. Pour que la vie s'entretienne, il faut que circulent les choses et les paroles⁷, mais il faut aussi que soit garantie la permanence de ceux entre lesquelles elles s'échangent.

Les bébés se comportent différemment selon qu'ils ont à faire à des choses ou à des personnes, c'est là une capacité innée. Et pourtant, il est des cas où le nourrisson voit se brouiller la frontière entre choses et personnes. Seul en effet le rapport aux aliments (donc à des choses) permet de jouir de la complétude dans la satiété. Toute relation avec une personne, au contraire, implique que l'on est deux ; donc que chacun existe à l'intérieur des limites qui le distinguent de l'autre, que chacun reconnaît cette division et accepte comme fondatrice de la coexistence l'incomplétude qui en découle. Comme l'a justement souligné Paul Racamier, il faut que le bébé perde sa mère en tant que prolongement de lui-même pour la retrouver en tant que personne autre. Le réconfort qu'apporte au bébé le sein nourricier de la mère n'est pas sans ambiguïté. Dans la mesure où il lui permet, rassasié, de s'endormir dans la béatitude, ce souverain bien l'exempte de toute altérité, le laisse entièrement à lui-même et lui procure une jouissance dans laquelle personne d'autre n'existe qui pourrait l'arracher à lui-même. Dans la mesure, au contraire, où ce réconfort lui est apporté par la personne même de sa mère, sa présence, ses paroles, il est la lumière au milieu des ténèbres et se révèle plus vital encore que le rassasiement. Mais il y a pour cela un prix à payer, coût de sortie de l'illimitation ou de l'un absolu en même temps que coût d'entrée dans l'ordre de la coexistence. On comprend que le bébé, confronté à une alternative aussi drastique, désire en réconcilier malgré tout les termes. L'alternative, cependant, est incontournable et la réconciliation impossible. (...)

Un conte comme celui du Chaperon rouge propose à l'enfant un semblant de conciliation entre les termes de l'alternative, ce qui est déjà beaucoup. Alors que l'énoncé du conte souligne les effets destructeurs d'une complétude qui passe outre à l'ordre de la coexistence, nous verrons que l'énonciation du conte (l'acte de le dire) soutient au contraire la relation entre le conteur et son jeune auditeur et lui permet de s'exprimer avec intensité. Dire à un enfant le conte du Chaperon rouge, c'est donc le faire participer à un rituel de gestion de son propre désir. Rituel d'autant plus délicat que le désir de l'enfant n'est pas seul en cause. Encore faut-il, en effet, que le désir de l'adulte qui raconte ne soit pas lui-même en proie à la démesure, que l'amour qu'il porte à l'enfant ne soit pas dévorant. Que son désir, autrement dit, demeure distinct du besoin. Car **lorsque le désir est vécu comme un besoin, la place qui revient à l'incomplétude (au manque) fait défaut**. Celui sur lequel se porte un tel désir en devient donc l'objet absolu. **Voici l'enfant élu comme étant celui qui peut et doit combler sa mère. Et réduit, du même coup, à en être le complément, l'appendice**. Il est ainsi arraché à la place qui lui donne lieu d'être parmi les autres, place délimitée et lui appartenant en propre. Assigné à une place trop désirable et en réalité inhabitable, il oscille entre deux états - élevé au zénith, et précipité dans les limbes du non-être - sans parvenir à trouver son assiette entre les deux. Tels sont, en résumé, les écueils auxquels est exposé l'enfant qui est l'objet d'un tel amour de la part de sa mère. On ne s'étonnera pas si, en pareil cas, derrière la figure familière et réconfortante de la mère, il arrive que l'enfant aperçoive, dans ses cauchemars, celle du mangeur d'âmes.

⁷ Et le 3^{ème} terme, les femmes : Claude Lévi-Strauss

Cependant, **cette figure que le conte à la fois évoque et s'efforce d'exorciser est avant tout l'effet en retour de son propre désir de complétude.** Contrairement à ce que pensait Mélanie Klein, les loups et les ogres ne sont pas des représentations des parents, ou pas seulement des parents : ils expriment un **désir présent en chacun de nous**, enfants ou adultes, ce désir qui, tout en **s'adressant à une personne, en attend le comblement** que seule la nourriture apporte en réponse à la faim. Ils mettent en scène un **vertige d'indivision, à la fois fascinant (il tend à la toute-puissance) et terrifiant (il équivaut à la destruction psychique).** Un vertige que nous avons éprouvé mais dans lequel, heureusement, la plupart d'entre nous ne sombrent pas, contrairement au psychotique (**pour vivre, il faut être assuré que « toi c'est toi et moi c'est moi »**). Nous en avons cependant gardé quelques traces, sans quoi les histoires de loups, d'ogres, de vampires ou autres prédateurs impitoyables et tout puissants nous laisseraient indifférents. Ces traces expliquent également l'intérêt suscité par des criminels comme le vampire de Londres

Annexe⁸ : Quel est le sort des personnages des *histoires du Petit chaperon rouge racontées dans le monde* par Fabienne Morel et Gilles Bizouerne, illustrées par Julia Wauters, éd. Syros 2008 ?

Région du conte	L'enfant ou les enfants sont-ils mangés ?	La grand-mère ou le grand-père ou la mère sont-ils mangés* ?	L'enfant mange-t-il des morceaux de sa mère ou de son aïeul ?
Touraine/France		Oui	Oui
Velay/France	Oui sans être explicite	Oui	Oui
Chine		Oui	
Nandi/Afrique de l'Est		Oui	
Maroc		Oui	
Japon		Oui	
Canada	Oui	Oui	
Abruzzes/Italie		Oui	Oui
Lombardie/Italie	Oui mais ensuite sortie du ventre	Oui mais ensuite sortie du ventre	
Corée	Non mais devient la lune : le frère, et le soleil : la sœur**	Oui	

* Mangés par l'homme bien laid, le loup, le léopard, le lion, l'ogre, le démon, l'ours, l'ogresse poilue ou le tigre.

** Ce qui classe ce conte, pour cette caractéristique, parmi les contes étiologiques.

Wikipedia : « On parle de conte ou de récit étiologique (ou : conte du pourquoi) lorsqu'une histoire, orale ou écrite, a pour but de donner une explication imagée à un phénomène ou une situation dont on ne maîtrise pas l'origine. Par exemple : Pourquoi les chiens n'aiment-ils pas les chats ?

Les contes étiologiques expliquent l'origine du monde, des paysages, de l'homme, des animaux, des plantes...

⁸ C'est moi qui ajoute cette annexe.